

VI.

Par son caractère et par ses études, Matthieu Bonafous était heureux. — Par son cœur et par sa nerveuse impressionnabilité, il souffrait comme tous les êtres sensibles.

Bien que son tempérament robuste résistât facilement à la fatigue, il avait plusieurs fois éprouvé, en 1841, soit d'abord à sa campagne de Sant' Agostino et à Paris, soit plus tard dans son autre propriété de Moncalieri, près de Turin, les fâcheux effets d'une *gastro-entérite*, triste résultat de ses longues veilles et du labeur incessant de son cerveau.

En mars 1852, cette affection qui s'était toujours manifestée d'une manière violente, se renouvela à Paris, où il était venu pour achever la publication de ses derniers ouvrages restés inédits, la *Monographie du riz* et sa *Bibliothèque séricicole*.

Le 22, cette indisposition ne laissa voir d'abord aucun symptôme de gravité; elle se compliqua bientôt d'une fièvre pernicieuse.

Malgré les soins empressés de son ancien ami le docteur Prunelle, et de son jeune compagnon Félix-Rassat, qui ne le quittèrent presque pas, le mal fit des progrès si rapides, que le lendemain, 23, à cinq heures du matin, un nouvel accès accompagné de crises nerveuses, se déclara subitement, et avant midi, en dépit des prompts secours de la science et de l'amitié, cet homme de bien s'endormit du sommeil du juste, pour ne se réveiller que dans le sein de Dieu !

Sa mort prématurée, répandue avec la rapidité de l'éclair, fut un deuil profond, en France comme en Italie, pour sa famille, pour ses amis, pour la science, pour les lettres et pour les malheureux.

Son frère et sa sœur qui furent privés de la triste consolation de lui fermer les yeux> accomplirent religieusement le